Vanessa SPRINGORA

IDENTITE : QU'EST-CE QUI NOUS DEFINIT ?

ALT, Paris, 2025

« Dès 15 ans » indique l'éditeur ALT. Effectivement ce petit ouvrage de Vanessa Spingora, connue pour son livre *« Le consentement »* (Grasset, 2020), peut servir d'introduction à une réflexion sur l'identité pour des adolescents. Pour des personnes plus âgées, il pourra sembler poser des évidences à la mode d'aujourd'hui. Ce qui m'a intéressé, ce sont plutôt justement les implicites qui soutiennent ce qui est affirmé. Implicites qui affleurent parfois ou même deviennent explicites. Comme par exemple le constat après-coup que, peut-être, son échantillon d'interviews d'ami·es précisant leur propre point de vue sur neuf traits identitaires les caractérisant que son *« panel, j'en ai bien peur, n'est représentatif que du milieu dans lequel j'évolue »* (p 8). Pourquoi ce, j'en ai bien peur, alors qu'ensuite Vanessa Springora en arrivera inéluctablement à voir que l'identité se construit toujours dans des contextes relationnels qui nous échappent, totalement initialement, et toujours en partie ensuite ? Le proverbe (ou Cervantès d'après d'autres) n'affirme-t-il pas « Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es » ?

Se demander si nous *« sommes réductibles à un nom, une date de naissance ou bien sommes-nous, chacun, une énigme vivante, impossible à résumer ? »* (p 3) est une fausse question qui contient sa réponse mais oublie au passage la fonction principale de l'identité, celle de la carte nationale d'identité, qui est de permettre le plus simplement possible de se situer les uns par rapport aux autres, de se reconnaître à défaut de se connaître. Quel moyen plus simple, qu'un nom, un lieu de naissance, un âge, un sexe de naissance, une apparence, et plus tard, une profession pour se présenter ? Ces critères n'ont jamais eu la prétention d'être exhaustifs, ni même de mettre en valeur nos qualités, goûts, réalisations, désirs, ambitions, pratiques sexuelles… Comme une carte, ils ne prétendent que de permettre de s'orienter dans le territoire complexe des identités.

Il est dans l'air du temps de « déconstruire »… Ainsi de mettre en question le sexe de naissance qui n'indique, sauf cas rare d'ambigüité, que si vous êtes garçon ou fille ; il restera à devenir homme ou femme, et de découvrir un objet à ses désirs, puisque, c'est bien connu, on ne nait pas adulte.

Vanessa Springora insiste à juste titre sur la variabilité au cours du temps de cette identité, qui s'enrichit des rencontres, se contredit, évolue à coups d'épreuves, de trahisons et de conversions, se rigidifie aussi parfois autour d'une vérité qui se pense enfin découverte... La dimension de construction relationnelle de l'identité est soulignée. Elle aurait pu rappeler que notre identité est d'abord définie « de l'extérieur », par les autres qui nous accueillent ; puis qu'elle se constitue dans un rapport plus ou moins conflictuel entre une construction intérieure et ces regards extérieurs, à la croisée d'un besoin d'être reconnu à la fois comme membre d'un groupe et comme être singulier. Elle pose très justement la question, qui là aussi contient sa réponse, *« Peut-on distinguer ce qui, dans notre identité, nous appartient en propre de ce qui résulte d'influences extérieures ? »* (p 16) Vaine question puisque ce qui nous appartient en propre ne sera jamais que ce que nous nous approprions, ce dans quoi nous acceptons de nous reconnaître, oublieux le plus souvent d'où cela nous vient, à qui nous le devons. Comme elle le constate *« rechercher en soi le cœur d'une identité première, intacte, vierge de toute interaction, n'aurait donc aucun sens. »* (p 17). L'identité serait donc un concept vide, comme l'oignon qu'on épluche jusqu'au bout et dont il ne reste rien que du vide *« contrairement aux fruits, les oignons n'ont pas de noyau »* (p 17) Ce vide ouvre-t-il pour autant sur l'affirmation, que *« si je le souhaite, je suis donc libre d'interroger certaines de mes assignations, de réinventer une partie de mon identité, de choisir qui je veux être, en toute subjectivité. »* (p 25) ? Ce « qui je veux être » réintroduit le ver dans le fruit avec le verbe être. Vanessa Springora est à un pas me semble-t-il de la conclusion à laquelle conduisent ses constats et questionnements précédents : l'identité n'est pas une chose, un objet, c'est un processus. Seule la mort met fin à ce processus de construction évolutive de soi. Et alors, comme à

notre naissance, notre identité nous échappera, définie injustement par d'autres. Et elle pourra même continuer à évoluer sous des regards différents.

Doit-on être d'accord avec Vanessa Springora quand elle affirme en conclusion (p 28) : *« trop intime pour être verbalisée, trop vaste pour être délimitée, logée au fond de nous, bien à l'abri, dans un lieu tenu secret, mystérieux et privé, elle ne cessera jamais de nous échapper »* Je ne la suivrai pas dans cette métaphore des profondeurs, qui maintient l'idée que l'identité serait déjà là, un objet précieux, un trésor qui nous appartient et nous échappe à la fois. L'identité n'est pas déjà là. Elle nous est plus ou moins imposée/proposée à l'insu de nous-mêmes à la naissance, et, dans le phénomène d'appropriation que nous en faisons, elle évoluera et prendra consistance à travers la complexité de nos échanges. Ni secret, ni mystère dans cette affaire. Tout est en surface dans l'identité, même si l'indispensable masque social crée nécessairement un caché que l'on peut croire profond, une « profondeur » qui ne parle que de nos dénis, de nos peurs, de la partie refusée de nos contradictions.